Qu'est-ce qui disparaît avant la mort d'une langue ?

La perte fatale de prestige dans les langues picarde, tamazighte, et tchouvache

Le picard

Partie 2 de 4

Les honneurs universitaires en études françaises
American University
Printemps 2011

Kate LINDSEY
sous les conseils de Dr. Nadia HARRIS

Sommaire

Introduction — *Introduction*

LA VIE — ***Life***

Qu'est-ce qu'une langue ? — *What is a language?*
Une histoire du fait picard — *History of Picard*
L'identité picarde — *Picard Identity*

LA MORT — ***Death***

Les niveaux de la menace de disparation — *Levels of Endangerment*
Les causes de la mort — *Causes of Death*
Ce qui est perdu quand les langues meurent — *What is Lost when Languages Die*
    Langue et culture — *Language and Culture*
    Langue et identité — *Language and Identity*
Les pertes potentielles pour le picard — *Potential Losses for Picard*

LA RESURRECTION — ***Resurrection***

La lutte pour la revitalisation — *The Struggle for Revitalization*
    L'école — *Schools*
    L'officialisation — *Official Recognition*
    Le mouvement littéraire — *Literature*
Une proposition pour la France — *A Proposition for France*
Des recommandations pour les Picards — *Recommendations for the Picard*

INTRODUCTION

Il y a environ 6000 langues dans le monde. 60 à 80% de ces langues sont en danger, ce qui signifie qu'on prévoit leur disparition dans les 90 prochaines années. Cela correspond à la mort d'une langue tous les 14 jours.

La diversité linguistique est très importante. Les langues sont les vecteurs de toute l'histoire de la race humaine. Elles ont enregistré l'histoire des peuples qui les parlent, et les connaissances uniques biologiques propres à leur région. Elles sont liées à des modes de pensée et des visions du monde qui ne peuvent être trouvés dans aucune autre langue. Les langues montrent toutes les façons dont le cerveau est capable de traiter l'information. Aucune langue ne présente toutes les façons possibles de penser le monde.

Un éminent spécialiste de la mort des langues se penche sur la raison de l'abandon d'une langue minoritaire par ses locuteurs :

> Le fond du problème est le suivant : la plupart des gens ressentent un certain attachement pour la langue de leurs ancêtres ; pour beaucoup, cet attachement est même très fort. Si les conditions sont assez favorables, les gens s'identifient avec leur langue sans chercher de substitut préférable. Dans les cas où les gens ont changé de langue et complètement abandonné la leur, la raison était presque toujours liée à une histoire locale de répression politique, de discrimination sociale ou de privation économique. Le plus souvent, ces trois conditions étaient réunies. Cette constatation sous-tend le point de vue que Joshua Fishman affiche avec force: «L'uniformisation [c.-à.-d. quand tout le monde parle la même langue] n'est jamais une situation humaine optimale. Elle implique nécessairement l'assujettissement des faibles par les forts, de quelques-uns par les masses: bref, la loi de la jungle. (Fishman, 1991:31)

Ainsi, une partie considérable de la recherche linguistique est centrée sur la revitalisation de ces langues. J'ai trouvé, cependant, une certaine tendance pessimiste quant à «l'échec» de nombreux efforts de revitalisation linguistique, notamment chez

Nancy Dorian, mais aussi beaucoup d'autres. J'ai décidé de consacrer mes recherches au but de savoir pourquoi ces efforts ont si peu de succès.

Pour mes sujets, j'ai choisi trois langues – le picard, le tamazight et le tchouvache - qui sont dominées linguistiquement par les trois langues que je parle et dans lesquelles je me spécialise ici à American University – le français, l'arabe et le russe. Ce sont des langues relativement importantes dont le déclin linguistique a dû commencer récemment. Donc, j'ai deviné qu'on peut toujours observer les causes de leurs déclins.

J'ai trouvé que le déclin linguistique pour toutes les langues que j'ai choisies est corrélatif à une baisse de prestige. Le niveau de prestige est contrôlé principalement par trois facteurs. Le soutien du gouvernement est clairement très important, notamment parce qu'il influe sur les attitudes de la communauté envers la langue. La communauté linguistique est également influencée par les niveaux de prestige des langues voisines et l'approbation du bilinguisme. Les attitudes de la communauté linguistique influencent à leur tour l'attitude des jeunes. Nous pouvons considérer ceux-ci comme les plus importants (tandis que ce sont les enfants qui portent la langue) et les plus sensibles à des attitudes négatives envers la langue.

La prochaine étape de ma recherche est de découvrir comment on peut identifier la notion de « prestige » et comment on peut le surveiller pour éviter le déclin de la langue. Je crois, qu'au lieu de se concentrer uniquement sur le développement des langues qui sont déjà considérées être dans un état d'urgence, une partie de la recherche linguistique doit être orientée vers la prévention de ces situations d'urgence en développant le prestige linguistique des langues les plus répandues. Je crois que cette étape est essentielle si nous voulons nous assurer que la science de la linguistique aura

toujours une diversité de langues à étudier dans le prochain siècle. La poursuite des recherches sur l'identification et le développement du prestige garantit que cela sera possible.

LA VIE

QU'EST-CE QU'UNE LANGUE ?

La présente étude examine la question des conséquences potentielles de la perte des langues, en étudiant la situation linguistique actuelle de certaines langues en danger. Le domaine linguistique des langues en voie de disparition est vaste et varié. Il y a des érudits qui ont compté jusqu'à 6000[i] langues vivantes dans le monde aujourd'hui et qui estiment qu'une moitié ou plus est menacée de disparition au cours du 21e siècle. En d'autres mots il s'agirait d'une perte de 25 langues par an. Ces langues sont très différentes l'une de l'autre. Il y a celles qui comptent deux ou trois millions de personnes qui les parlent activement, et d'autres qui peuvent compter seulement deux locuteurs. Il faut dire que le nombre des locuteurs n'est pas la seule indication de la santé d'une langue. Une langue très répandue peut être dans un état de décadence très rapide à cause d'événements politiques ou sociaux (voir p.18) et une langue avec moins de 100 locuteurs peut prospérer pendant des générations, si on transmet la langue continuellement aux enfants (voir p. 13). J'ai décidé, pour mes travaux, de me concentrer sur le picard, une langue gallo-romane avec une situation sociolinguistique très particulière, parlée au nord de la France. Avant de nous plonger dans l'analyse du picard, il convient de brièvement présenter la situation actuelle des langues dans le monde et aborder la question : qu'est-ce que c'est qu'une langue ? et quelle est la différence entre une langue et un patois ?

Une langue est un système de signes linguistiques, vocaux, graphiques, ou gestuels, qui permet la communication entre les individus. Les langues sont des objets vivants, lorsqu'elles sont utilisées par des personnes qui les ont apprises dans leur

enfance au cours de leur apprentissage du langage (langue maternelle), ou par une communauté suffisamment nombreuse – et de façon suffisamment intensive – pour permettre une évolution spontanée de la langue. Dès qu'une génération cesse de transmettre la langue à la prochaine génération, on peut dire que la langue est en train de mourir. Ce phénomène de la mort des langues n'est pas nouveau. Continuellement les langues meurent et naîssent. Il est difficile de savoir combien de langues dans le monde sont déjà mortes, la vitesse à laquelle elles sont nées, ou si les langues survivent à des périodes de déclin rapide (comme nous le voyons maintenant) et ensuite se diversifient encore. Cependant, il y a des linguistes, qui ont essayé d'estimer ces taux. Michael Krauss est un de ces linguistes qui estime qu'au bas mot, basé sur la population et tailles de collectivités estimées d'il y a 10 000 ans, le plus grand nombre de langues dans le monde à tout moment était 12 000 (Krauss, 1998 p.105). Actuellement, la disparation des langues est accéléré à cause des politiques linguistiques intolérantes, de la globalisation, et des conséquences de la colonisation (voir p. 18). C'est sûr que la vitesse actuelle de la mort des langues est une catastrophe et pour les personnes qui les parlent et pour la science de la linguistique.

Nous pensons que nous savons ce qu'est une langue. Comme les frontières entre le français et l'allemand par exemple, sont très distinctes, nous supposons que la séparation d'une langue à l'autre doit être très claire. Mais en fait, quand deux idiomes sont très similaires, il n'y a pas un système concret pour préciser la différence ou inintelligibilité nécessaire pour les séparer. En fait, plus souvent, ce ne sont pas les linguistes qui séparent et précisent la démarcation entre les langues, mais les personnes qui les parlent et même les gouvernements. Un des aphorismes le plus souvent utilisé dans cette discussion est « une langue est un dialecte avec une armée et une marine ». Il

illustre le fait que le statut politique des locuteurs influence le statut perçu de leur langue ou dialecte. C'est bien illustré dans le cas des langues scandinaves. Bien que les trois, le danois, le suédois et le norvégien, soient très similaires, même mutuellement compréhensibles, ils sont considérés comme trois langues uniques. On peut trouver un exemple beaucoup plus récent de ce même type d'influence sociopolitique dans la région qui jusqu'en 1990 était la Yougoslavie. Vingt ans auparavant, une seule langue était parlée dans cette région, mais après les guerres civiles des années 1990, il y en a maintenant trois (le serbe, le croate et le bosniaque), bien que les caractéristiques linguistiques des trois n'aient guère changé (Crystal, 2010, p.9).

Nous voyons comment les événements et voies politiques peuvent créer des langues différentes ou combiner des idiomes différents en une seule langue. Par exemple, il y a plus de 22 'dialectes' de la langue arabe parlés dans le Nord de l'Afrique, le Levant et le Golfe (une région plus de onze fois plus grande que la Scandinavie), qui sont considérés tous dialectes d'une même langue, même si à cause de plusieurs influences linguistiques sur ces langues au fil du temps, ces langues sont aussi différentes les unes des autres que de l'arabe standard. Il y a deux raisons pour lesquelles je propose que les états arabes ne voulaient pas distinguer leurs langues. Premièrement, l'arabe n'est pas seulement la langue des Arabes, mais aussi la langue de Dieu. Si un des états admet que sa langue est assez différente de la langue du Coran pour être classifiée comme une autre langue, cela reflète sur la sainteté du pays et de ses citoyens. Ce serait une honte inacceptable. Deuxièmement, c'est clair que le panarabisme est une valeur plus importante que la souveraineté de chaque état. Il y a des différences entre les états, mais la langue et la religion les tiennent ensemble. Les raisons sont donc motivées politiquement pour unir les états arabes, jusque comme les états scandinaves ont des

motivations pour distinguer leurs 'langues' et cultures. La France a aussi des motivations pour insister que ses langues régionales ne sont que des patois ou dialectes. Dans un Etat qui a fondé son gouvernement sur le principe d'un État unilingue, d'autres langues ont toujours posé des problèmes au gouvernement (voir p. 9).

Si deux idiomes sont assez semblables, ils pourraient ne pas être considérés comme des langues mais comme des dialectes ou des patois. Un dialecte est considéré comme une variante d'une langue parlée dans une région géographique très spécifique, alors que le patois c'est la forme d'un dialecte, qui est même plus limité géographiquement (voir le tableau 1 pour une typologie de ces divisions). En 1913, Charles Bruneau a défini un patois comme « une langue d'un groupe social restreint, imposée par le groupe, avec une prononciation, un système de formes, une syntaxe et un vocabulaire déterminés ». Il y a en France la notion que la différence entre « langue », « dialecte » et « patois » est principalement liée à des extensions géographiques différentes. La langue est parlée au niveau d'un (ou plusieurs) pays. Elle est codifiée (existence d'une grammaire, de dictionnaires) et elle est liée à une culture (existence d'une littérature par exemple). Le dialecte est une variante de la langue, utilisée dans une région. Le patois désigne (de manière péjorative) un parler utilisé dans une zone très limitée. Donc, une langue comme le picard, qui est utilisée dans une région, peut être considérée comme un dialecte. Cependant, elle a sa propre littérature et grammaire (et même si elle présente des similarités avec le français), on peut aussi le considérer comme une langue. Comme on trouve souvent des langues dans les zones très petites, parlées par les groupes aussi petits, je ne soutiens pas l'idée qu'on peut délinéer les langues, dialectes et patois géographiquement, en fonction de la grandeur du territoire sur lequel ils sont utilisés. On peut trouver les langues dans une région géographique

très petite, et on peut trouver un dialecte qu'on peut entendre d'une frontière d'un pays à l'autre (par exemple, le dialecte marocain au Maroc).

Le tableau ci-dessous explique les différences dans les 'variétés' différentes du Français. Le gouvernement français considère depuis longtemps le Picard comme un patois.

Tableau 1. Typologie des langues et des patois (Carton 1981)

	Variétés	**Dialectalité**	**Marques Dialectales**		**Etendue de l'aire de diffusion**
			Quantité	Qualité	
Langue	1. français général	--	absence	--	maximale
Mélange à dominante neutralisée	2. français régional	'français'	minimale	minimale	grande
Mélange à dominante dialectale	3. français local ou dialectal	'patois'	moyenne	moyenne	petite
Patois	4. patois local	patois	maximale	maximale	minimale

UNE HISTOIRE DU FAIT PICARD

Le Picard est une langue parmi les langues régionales de la France. Il est parlé dans le Nord Pas-de-Calais, en Picardie ainsi que dans l'ouest de la Belgique romane. C'est difficile d'estimer le nombre des locuteurs de la langue picarde. Les recensements nationaux en France ne demandent pas aux citoyens quelle langue ils parlent. Même s'ils incluaient cette question, on se heurterait à la question de savoir ce qu'est ou ce que n'est pas « parler le picard ». C'est en fait tout à fait ordinaire pour les locuteurs qui ont honte de leur langue de nier qu'ils la parlent, et pour les personnes qui ont honte de ne pas parler leur langue ancestrale, de prétendre qu'ils la parlent. Le nombre de locuteurs est difficile à évaluer précisément. Une enquête récente de l'INSEE indique que 42 % des

habitants du département de la Somme déclarent qu'on leur a parlé picard dans leur enfance. Une extrait d'un article de Jean-Michel Eloy résume qu' « à l'échelle des cinq départements du Nord de la France, 12 % déclarent continuer à le [le picard] parler, soit, en extrapolant, une population d'environ 500 000 personnes en France » (Eloy, 2008). En plus, selon la base de données de l'UNESCO, il y a au moins 200 000 locuteurs en Belgique. Un locuteur français ne peut pas comprendre un locuteur qui s'exprime en Picard oralement. Il y a beaucoup de changements phonétiques, morphologiques et syntaxiques entre les langues. Un exemple d'un changement morphologique : moi, toi, lui en français devient mi, ti, li en picard. Il y a aussi un vocabulaire spécifique de la langue (harchelle signifie berceau, ferlampier signifie fainéant). Mais, il semble que les différences ne pèsent pas lourd dans l'écriture.

Les origines du Picard sont communes à celles du français. C'est une langue romane qui appartient à la famille indo-européenne, et issue du bas latin en même temps que le français et les autres langues dites « d'oïl ». Il y a plus de 470 ans, plusieurs dialectes du Latin s'étaient séparés les uns des autres en France (Littré). Ces dialectes, avec les langues germaniques et celles d'autres origines, forment les langues qui existent actuellement en France. À une époque prélittéraire, ces dialectes étaient non écrits et considérés être du latin vulgaire, (ou le latin parlé par le peuple, qu'on distingue du latin « classique »). Les changements des dialectes parlés en France distinguaient la langue latine de la langue parlée du peuple à tel point qu'au VIIIe siècle, on a pris conscience du fait qu'il s'était développé une nouvelle langue, d'abord appelée *rustica lingua romana* (langue romane rustique).

À ce moment-là, le dialecte francilien au centre de l'Île-de-France et le dialecte picard dans le nord avaient le même statut. Cependant, au début de l'époque littéraire,

dès le XIe siècle, le besoin d'une normalisation de cette nouvelle langue s'est imposé aux locuteurs en France. La littérature a commencé avec le clergé qui a produit de la littérature sacrale. C'est donc dans les écritoires des monastères que se développent les premières traditions d'écriture de l'ancien Français. Ces écritoires plus ou moins essayaient de fixer l'orthographe qui correspondait à la langue orale.

Au début, certains traits dialectaux entrent dans les écritoires, mais le dialecte du centre de l'Île-de-France tend dès le XIIe siècle à prévaloir. La taille, position et importance de Paris comptent pour son prestige relatif sur les rivaux potentiels comme le Picard (Hornsby, 2009). Paris était choisi comme résidence permanente du roi, et le centre de la puissance et du commerce. Donc, le dialecte francilien s'est imposé de plus en plus comme langue de communication, de commerce, de politique et de religion, et s'est agrandi pour devenir la seule langue officielle de la France : le français. Malheureusement, la chance n'a pas souri aux dialectes voisins.

Figure 1. Traditional dialect divisions in France (from Offord 1990 : 161)

Comme toutes les langues régionales de la France, la langue picarde est maintenant menacée d'extinction. Même si la langue picarde se maintient apparemment mieux que certaines autres langues régionales d'Europe, « l'avenir ne lui sourit guère » (Auger 2003b). Alors que les langues comme le breton, le basque, le gallois et l'irlandais sont avantagés par un intérêt grandissant envers les langues et cultures régionales depuis la fin du vingtième siècle, le picard, pour la plupart, a été ignoré par tous sauf une poignée d'activistes (Auger 2003a). Malgré ces origines communes, la langue picarde a été longtemps considérée en France, comme une « déformation du français », une idée

qui n'a pas encore disparu. Pour cette raison, à ce jour, le picard n'a pas réussi à être reconnu officiellement d'aucune façon que ce soit par le gouvernement de la France.

Tim Pooley, un linguiste de la langue picarde, soutient qu' « une langue garde pleinement sa vitalité aussi longtemps que la transmission s'opère d'une manière naturelle et spontanée parmi les enfants en bas âge, grâce au modèle linguistique présenté d'abord par la famille et ensuite par le milieu social environnant » (Pooley, 73). Même dans les zones les plus rurales, les parents ne transmettent plus le picard à leurs enfants et les jeunes ont rarement l'occasion d'entendre cette langue (Auger 2003 b). Le picard n'est pas enseigné à l'école (en dehors de quelque initiatives ponctuelles et non-officielles) et n'est parlé que dans un cadré privé. Selon les historiens, il est probable que l'école républicaine obligatoire ait fait disparaître au XXe siècle tous les locuteurs picards monolingues.

L'IDENTITE PICARDE

La langue est seulement une partie de l'identité picarde, mais je soutiens que c'est la partie la plus importante. La langue est une caractéristique très évidente dans la vie. C'est une force très puissante qui peut changer l'esprit, même transformer l'identité d'un locuteur, quelle que soit son identité natale, en celle d'un picard. La grande exigence d'apprendre et de garder la langue soi-même et ensuite d'enseigner la langue aux enfants est un grand travail. Il faut beaucoup de temps pour enlever le prestige de la langue, de la culture, et tous les autres aspects de l'identité. En fait, en quelques cases l'effort réclame la loyauté totale d'une personne.

Selon *Etre « ch'ti belge » : les cinq fondements*, un article dans Le Vif, il y a cinq fondements pour être « ch'ti ». La langue, bien sûr, est le plus apparent aspect de

l'identité picarde. « Un bon Picard connaît sa langue ou, au moins, quelques mots et expressions ». L'esprit des « Ch'tis » est optimiste, même si les régions des Picards souffrent du chômage et de la pauvreté. « Ils sont festifs, conviviaux et spontanés ». Les « Ch'tis » apprécient la culture et le patrimoine picards. Selon l'article, un vrai Picard déguste les produits de son territoire. De nombreuses bières spéciales, la chicorée, des fromages de chèvre et des pâtés, la boulette de pâte à pain cuite dans l'eau bouillante et enrobée de beurre et de cassonade brune, la gaufrette, la faluche, la tarte à mastelles sont quelques spécialités de la gastronomie des Picards. Enfin, l'article explique qu'il y a plusieurs jeux, uniques chez les « Ch'tis » qui « jouent » un grand rôle dans la formation de l'identité picarde (Être).

Le 1er texte rédigé en picard est « La cantilène de Sainte Eulalie » composée au IXe siècle. Un autre texte célèbre est celui de Li Gieus de Robin et de Marion d'Adam de la Halle. Une des chansons les plus connues en picard est le "P'tit quinquin" du Lillois Alexandre Desrousseaux créé en 1853.

LA MORT

LES NIVEAUX DE RISQUE POUR LES LANGUES EN VOIE DE DISPARITION

Quand on pense à la disparation des espèces biologiques, les chiffres qu'on donne pour exprimer l'étendue du problème montrent toujours la dégradation graduelle (ou bien rapide) de la population. Plus la population tombe, plus l'espèce est en danger de disparaître. Pour les langues, ce n'est pas l'importance de la population qui détermine le destin de la langue, même si c'est sûr qu'une population très grande contribue énormément au travail de revitalisation. Une communauté linguistique peut avoir une base de 150 locuteurs, mais si la langue est très isolée, et elle est encore transmise des adultes aux enfants, enseignée dans les écoles, et parlée dans les rues avec un prestige très enlevé, elle peut être en bonne santé. En revanche, une langue comme le picard avec 700 000 locateurs peut être dans un état ou le prestige n'est pas très haut, le gouvernement l'interdit et les opportunités de la parler sont très rares. En ce cas, la langue ne sera pas transmise aux enfants, et la mort pour cette langue peut être très proche. La situation pour chaque langue est unique, il n'y a pas une seule solution pour renverser la mort de toutes les langues. Néanmoins, les linguistes ont fait des systèmes pour placer les langues à des niveaux différents de la menace de disparation pour que nous puissions travailler avec les langues qui en ont besoin le plus. Le système peut-être le plus récent et le plus succinct[ii], est celui de Krauss (2008). L'importance de la transmission naturelle de la langue aux enfants est très signifiante dans la majorité des systèmes créés pour évaluer le futur potentiel des langues.

(a) Langues non menacées: elles ne sont pas seulement apprises comme langue maternelle par les enfants et continueront à être transmises aux enfants dans un

avenir prévisible, à savoir tout au long de ce nouveau siècle, ayant encore au moins une communauté viable de jeunes locateurs en 2100.

(b) Langues en danger.

i. Langues stables : elles sont toujours apprises comme langue maternelle par les enfants. (On peut supposer qu'elles sont un peu moins protégées que celles de la catégorie ci-dessus).

ii. Langues en déclin.

i. Instables et détériorées : quelques-uns des enfants parlent la langue.

ii. Certainement en voie de disparition : la langue a franchi le seuil crucial de base de la viabilité, n'est plus enseignée comme langue maternelle aux enfants, et les plus jeunes locateurs sont de la génération parentale.

iii. En danger critique d'extinction : les plus jeunes locuteurs sont dans la génération arrière-grands-parents, et sont également très peu nombreux.

(c) Langues éteintes : elles ne sont plus parlées ou même potentiellement parlées (souvenues) par personne et la documentation nouvelle pour ces langues ne peut pas être obtenue.

LES CAUSES DE LA MORT

La mort d'une langue peut se produire très vite, ou elle peut avancer très lentement. Elle peut être une mort très paisible, en cas d'une progression volontaire d'une communauté linguistique vers une autre langue, ou une mort très brutale, en cas

de catastrophes naturelles, génocides, ou épidémies. On peut diviser les causes en trois groupes principaux : les causes physiques, les causes économiques et sociales et les causes politiques. Une langue peut être affectée par une, deux, ou toutes trois des catégories des causes de la mort. Il y a des langues qui ont survécu malgré la présence de toutes ces causes, comme l'hébreu, et d'autres qui deviennent très vulnérable après juste un événement malchanceux.

Selon Claude Hagège, linguiste français et l'auteur d'*Halte à la mort des langues*, la mort brutale d'une langue est « le cas le plus simple, si l'on ose dire » (Hagège, 127). Ici, soit par les catastrophes naturelles, soit par un génocide ou une épidémie, il y a une disparition en masse des tous les locuteurs, sans assurance de la possibilité d'une transmission future de la langue aux autres personnes non affectées. Le tsunami de 2004, par exemple, a presque anéanti le mentawai qui est parlé dans les Îles Mentawai par la population du même nom.

La mort des langues peut aussi coïncider avec l'ethnocide ou le génocide d'un groupe ethnique. Par exemple, on pouvait trouver plus de 350 langues parlées en Australie en 1770. Mais la colonisation britannique qui a suivi le débarquement de James Cook en 1770 a entrainé la mort de plus de 150 langues autochtones en Australie. Deux cent ans plus tard, il n'y a que 90 langues qui ont survécu ; 70 de celles-ci sont menacées, et seulement 8 ont plus de 1000 locuteurs. L'élimination des porteurs d'une langue et d'une culture est désastreuse pour la vitalité actuelle et sociale d'une langue. Même s'il y a des survivants, la langue, par la suite, sert comme un souvenir et porte toute la douleur et tristesse de la culture blessée. Si les populations se trouvent dans les situations d'oppression ou de péril, une communauté peut abandonner tout à coup sa langue, par stratégie de survie.

Une langue peut aussi disparaître par suite de la migration de ses locuteurs vers d'autres terres que les leurs. Les locuteurs souvent adoptent la langue du lieu d'immigration pour pouvoir travailler et s'intègrer dans la société. Il y a un exemple puissant d'un transfert total d'une communauté linguistique – celle de Kayardild. Kayardild n'a jamais été une langue largement disséminée. À son apogée, elle comptait sans doute pas plus de 150 locuteurs. Le sort de la langue a été scellé dans les années 1940, quand les missionnaires ont évacué l'ensemble de la population de leurs territoires ancestraux, en les déplaçant vers la mission de l'île de Mornington. Depuis ce jour, aucun enfant nouveau n'a maîtrisé la langue de la tribu (Evans, xv)

Ce qui nous concerne le plus, surtout à propos de la langue picarde, ce sont les causes économiques et sociales. C'est exactement pour ces causes, que le français a disparu dans l'État du Maine, et que les langues africaines n'ont pas survécu dans les communautés noires américaines. Elles sont aussi la raison pour laquelle le chiffre des locuteurs de la langue picarde baisse chaque année (Hagège, 131). Ce n'est pas une éruption volcanique mais des « éruptions » industrielles et technologiques à l'échelle mondiale qui ont créé une classe sociale supérieure et ont dévalué la vie rurale où le picard est plus souvent parlé et les activités traditionnelles qui gardent toujours l'influence de la langue picarde.

Peut être que l'élément le plus important et le plus catastrophique de la globalisation des XIX^{e} et XX^{e} siècles à propos des langues est que l'anglais est devenu la moyen d'expression pour l'industrie, la technologie, les sciences, et le tourisme. Suivant Hagège, « l'anglais, et non les autres langues, [est devenu], et allait devenir de plus en plus, le vecteur linguistique, et même un des signes, du progrès économique » (Hagège, 132).

À l'échelle plus locale, les langues économiques des pays (souvent les langues officielles) expliquent le déclin des langues régionales. Les langues amérindiennes étaient en particulier menacées par l'anglais. L'anglais n'est pas, et n'a jamais été la langue officielle de la région des États-Unis, mais quand la population anglophone est devenue majoritaire, elle a mis en place les structures économiques qui rendaient la connaissance de l'anglais de plus en plus nécessaire pour les Indiens. Suivant la nécessité de parler anglais, un besoin de bilinguisme se présentait. Malheureusement « la conservation d'une aptitude bilingue devenait de moins en moins justifiable [pour les Amérindiens]…la transmission des langues indiennes tendait, selon un mouvement d'amplitude croissante, à être jugée trop onéreuse, au regard des dividendes, mesurés en termes de métier et d'intégration, qu'elle pouvait rapporter aux enfants » (Hagège, 132). On peut voir des éléments similaires, dans une faible mesure en ce qui concerne la langue picarde en France. Il devient de plus et plus difficile de vivre en n'utilisant que la langue picarde, même en Picardie. Pour préserver le picard, il faut créer un milieu avec tous les établissements sociaux nécessaires, où on peut vivre sans le français, ou, d'une façon plus réaliste, il faut créer un milieu où tous ces établissements sociaux utilisent ces deux langues également et où les enfants, élevés dans la communauté, apprennent l'importance et la valeur d'apprendre et utiliser les deux dans leurs vies. Cependant, il faut évaluer les coûts des institutions bilingues et le désir de la communauté de les mettre en place.

Dans son livre, Hagège propose une notion très intéressante qui interprète les phénomènes des langues menacées par les causes économiques en termes écologiques. On dit que « les langues, pour survivre en continuant de mener une vie normale, doivent s'adapter aux nouvelles nécessités de l'environnement écolinguistique » (Hagège, 134).

Les langues sont remplacées par d'autres qui représentent un statut économique et social plus puissant quand les communautés sont confrontées à un mode de vie radicalement nouveau sans les moyens ou le temps d'y faire face en adaptant leurs langues. Quand une communauté renonce à sa langue autochtone et adopte une langue qui est « vue comme la plus efficace sur le marché des valeurs linguistiques », elle fait « les moyens de la promotion économique et de l'ascension sociale » (Hagège, 134). Hagège dit, alors, qu'il existe une langue dominante, une langue dominée et une communauté linguistique qui doit choisir entre les deux. Lorsque l'une d'entre elles porte une réussite économique et sociale plus certaine, et l'autre ne porte qu'une culture et une histoire méconnues et ignorées par la culture dominante, ce sont fortes mesures que la langue dominée doit utiliser pour défendre son territoire – la communauté linguistique.

Ensuite, il y a des causes politiques qui entraînent la mort des langues. Il y a des États qui suivent une politique multilingue, mais ils sont malheureusement une petite minorité. Pour les pouvoirs politiques qui veulent exercer et centraliser leur pouvoir sur toutes les régions qui sont sous leur autorité, leur politique s'est souvent accompagnée d'une idéologie qui n'est guère favorable au foisonnement des langues et aux tentations de dispersion qu'il implique. « Telle est, par exemple, l'histoire de la colonisation espagnole en Amérique centrale et méridionale, et de la colonisation anglaise puis américaine en Amérique du Nord » (Hagège, 140). Il y a une conception de la cohésion nationale comme liée à l'unité linguistique, qui fut surtout répandue en Europe et en Amérique. La politique linguistique en France, est un bon exemple des conséquences linguistiques d'une politique qui repose sur le monolinguisme d'État. Cette politique a commencé pendant la Révolution française, où l'ignorance du français par la population

rurale, était un obstacle à la démocratie et à la diffusion des idées révolutionnaires. En 1790, l'Assemblée nationale commence par faire traduire dans toutes les langues régionales les lois et décrets, avant d'abandonner cet effort, trop coûteux. Le français est donc imposé comme seule langue de toute administration, une politique qui perdure aujourd'hui. La réduction constante du rôle des langues régionales est l'effet le plus visible de cette politique. Ce n'est pas seulement la France qui suit une politique si désastreuse, mais cette politique est une des plus grandes causes du déclin des langues régionales, surtout le Picard.

CE QUI EST PERDU QUAND LES LANGUES MEURENT

L'un des linguistes les plus fameux pour sensibiliser le public sur l'importance d'arrêter la mort des langues est le Dr. K. David Harrison. Selon lui, chaque langue exprime une connaissance particulière du monde qu'on ne peut pas avoir, comprendre ou expliquer sans les propriétés uniques de cette langue (Harrison 2001). Dans son œuvre *Language Death,* David Crystal conseille vivement au public de considérer la possibilité que les langues qui n'ont pas réussi socialement ou économiquement ne sont pas pires que les autres. On peut supposer que pour chaque langue, il y a un conteur qui raconte des histoires aussi magnifiques que *Les Mille et une nuits*, ou *La guerre et la Paix*, ou même *Ulysse*. Ces langues peuvent être beaucoup plus anciennes, plus complexes, et utiliser des constructions linguistiques beaucoup plus efficaces. Il n'y a pas de raison de penser que les langues moins parlées sont 'primitives' ou 'élémentaires'. Cette notion n'est pas bornée aux langues qui sont liées avec les cultures et traditions anciennes. En fait, c'est très actuel à propos de la situation du Picard. Comme la langue est parlée plus

souvent dans les régions rurales qui sont moins impliquées dans la modernisation et l'industrialisation de la France, la langue est liée avec le passéisme et le traditionalisme.

La Picardie, c'est une dénomination qui sert à qualifier à la fois des domaines géographique, historique et linguistique (Carton 1981).

LA RESURRECTION

LA LUTTE POUR LA REVITALISATION

Joshua Fishman, un linguiste américain qui a fait beaucoup de travail sur la lutte pour la revitalisation linguistique des langues minoritaires, a conçu huit étapes pour renverser la conversion linguistique. Elles sont basées en grande partie sur le modèle de l'hébreu (Fishman 1991). Le modèle inclut des étapes que de nombreuses langues autochtones ne peuvent jamais espérer atteindre, comme l'ultime étape : l'utilisation de la langue comme la langue de l'État. Mais c'est un modèle très important pour évaluer le statut actuel et le progrès de la revitalisation d'une langue. Une communauté linguistique commence son parcours là où le niveau est approprié selon la progression de la perte de la langue. Par exemple, les étapes deux et trois ne sont pas nécessaires pour la langue picarde, qui a une forte communauté des locuteurs et une documentation étendue. Leanne Hinton a refait ce modèle pour le rendre plus utile pour les communautés autochtones qui veulent l'utiliser (Hinton 2001). C'est important de noter que la dernière étape n'est pas toujours un objectif réaliste et que c'est possible pour les langues de survivre pendant des générations sans passer par la quatrième ou la cinquième étape. Selon les circonstances d'une communauté linguistique, il est possible de changer l'ordre de plusieurs de ces étapes et certaines étapes peuvent être effectuées simultanément pour aider à la réussite du programme. La liste est la suivante[iii] :

Première étape – L'évaluation et l'aménagement linguistique : Évaluez la situation linguistique actuelle de la communauté. Il y a combien de locuteurs ? Quel âge ont-ils ? Quelles ressources linguistiques sont disponibles ? Quelles sont les attitudes des locuteurs et autres membres de la communauté à l'égard de la

revitalisation de la langue ? Quels sont les objectifs réalistes pour la revitalisation de la langue dans cette communauté ?

Deuxième étape – S'il n'y aucun locuteur : Utilisez les matériaux disponibles pour reconstruire la langue et développer une pédagogie de la langue.

Troisième étape – S'il n'y a que des locuteurs âgés : Documentez la langue des locuteurs âgés.

Quatrième étape – Développez un programme pour enseigner la langue comme une langue seconde pour les adultes. Ces adultes qui ont l'âge des parents et des professionnels seront les meneurs très importants dans les étapes suivantes.

Cinquième étape – Redéveloppez ou améliorez des traditions culturelles qui soutiennent et encouragent l'utilisation de la langue menacée à la maison et en public par les locuteurs natifs et ceux qui l'ont apprise comme langue seconde.

Sixième étape – Développez les programmes intensifs de langue seconde pour les enfants, préférablement dans les écoles. Le cas échéant, utilisez la langue menacée comme la langue d'instruction.

Septième étape – Utilisez la langue menacée à la maison comme la langue principale de communication, pour qu'elle devienne la langue maternelle des enfants. Développez des cours et des groupes de soutien pour aider les parents dans la transition.

Huitième étape – Élargissez l'utilisation de la langue menacée dans les domaines locaux plus larges, y compris le conseil municipal, les médias, le commerce local, et ainsi de suite.

Neuvième étape – Dans la mesure du possible, élargissez les domaines linguistiques hors de la communauté locale et dans la population plus large pour promouvoir la

langue comme véhicule de la communication régionale ou nationale, ou du gouvernement, et ainsi de suite.

L'ECOLE COMME VEHICULE DE LA REVITALISATION

L'école joue un rôle très important dans la lutte pour la revitalisation d'une langue, surtout dans les communautés qui sont très intégrées avec la communauté de la langue officielle ou dominante dans la région, comme la Picardie. Souvent, dans ces régions, il y a un contact constant entre les deux langues, le bilinguisme est prévalent dans ces territoires et par conséquent, il y a une émergence de variétés mixtes. Dans ces cas, la langue dominante est parlée dans les rues, les magasins, et les médias. Pour égaliser le temps que les enfants sont exposés à la langue menacée, il faut nécessiter l'emploi de la langue partout ailleurs autant que possible. Si une langue locale est acquise en dehors du cadre familial et après l'enfance, ces méthodes d'acquisition sont ce que Tuaillon (1988) appelle les « récupérations secondaires ». Cette transmission n'est pas la transmission naturelle et spontanée que Tuaillon considère nécessaire pour que la langue garde pleinement sa vitalité. Selon Pooley (1998), l'existence de cours de picard dans le nord de la France actuellement est un signe très ambigu en ce qui concerne sa vitalité. « Pour les uns, elle évoque un regain d'intérêt pour un idiome régional et pour les autres il s'agit d'un indicateur d'une crise de sa véritable vitalité » (Pooley, 1998).

Mais la présence de cours de langue picarde dans les écoles a une autre signification pour la revitalisation de la langue : elle a une signification politique. Une des croyances la plus nuisible pour le picard, c'est l'idée fausse que le picard n'est pas de toute une langue, mais un dialecte – une « déformation du français ». L'enseignement du picard comme n'importe quelle autre vraie langue signifie que le picard se distingue du

français sur les plans grammatical, lexical et phonologique. Si ce n'était pas le cas, elle ne vaudrait pas la peine d'être enseignée. Même si le français est la seule langue officielle de la France, il y a des initiatives pour reconnaître les langues minoritaires de la France comme « langues régionales ». Pour être une langue régionale, il faut être une langue et pas un patois, et il ne faut pas qu'il s'agisse de la langue officielle d'un autre pays. Pour cette raison, même quand les autres langues régionales de la France recevaient l'opportunité d'être enseignées dans les écoles, le picard, longtemps considéré un patois ou déformation du français, n'a jamais reçu cette chance. Malgré tout, dans le Nord Pas-de-Calais, le picard a réussi à entrer dans certaines écoles et à être enseigné comme une langue secondaire, ou comme un supplément culturel aux études.

L'OFFICIALISATION COMME METHODE DE REVITALISATION

Comme la présence du picard dans les écoles, les implications de l'officialisation du picard sont aussi très ambiguës. C'est certain que l'officialisation de la langue aiderait beaucoup pour la lutte picarde. Cela donnerait au picard le statut d'une langue, et le droit d'être enseigné dans les écoles, et une langue dans laquelle « tout citoyen est habilité à demander toute prestation, judiciaire, de services, etc. » (Hagège, 247). L'officialisation de la langue, ou même une reconnaissance de la langue comme langue nationale est un instrument de promotion très important, mais pour beaucoup de langues minoritaires et autochtones, il faut les standardiser avant qu'elles puissent être enseignées et officielles.

La standardisation de l'écriture et de la langue orale peut être très bénéfique pour la langue ou très nuisible. La majorité des langues dans le monde ont existé et existent encore sans un système d'écriture. L'histoire et le savoir sont transmis d'une

génération à l'autre oralement. Pour ces langues, l'introduction d'un système d'écriture peut leur donner une réelle dignité nationale comme une 'vraie' langue et elle aide à la documentation et l'utilisation de la langue dans les écoles et dans le gouvernement. Mais quelquefois, la situation n'est pas si simple. L'introduction d'un système d'écriture peut être considérée comme un instrument d'oppression quand il est imposé sur la langue et n'est pas ce que les populations avaient choisi (Hagège 239), comme, par exemple, ce qui s'est passé quand l'écriture cyrillique a été imposée sur toutes les langues en Union Soviétique.

Ensuite, en standardisant une écriture, il faut choisir la prononciation et l'orthographe de chaque mot. Quand la langue est parlée dans plusieurs régions, comme le picard, il faut choisir entre les petits dialectes. Ce choix peut créer les factions entre les plus grands sympathisants de la langue. Après la standardisation, ce choix peut être utilisé dans les média, la littérature et les documents officiels, mais selon la situation, c'est possible qu'un grand pourcentage des locuteurs ait du mal à comprendre ou reproduire cette 'nouvelle' langue. Dans le cas de la langue amazighe au Maroc, l'organisation qui marche pour la revitalisation de la langue amazighe, a choisi la variante parlée par la population autochtone du Maroc central, le tamazight. Grâce surtout à l'Institut royal de la culture amazigh, la langue amazighe est entrée rapidement dans les média. Il y a même un programme de télévision tout en amazigh. Malheureusement, les locuteurs du sud et du nord du Maroc sentent que leurs façons de parler n'ont pas été considérées ou reconnues dans le processus de standardisation.

Le picard possède une longue tradition littéraire mais il y a une absence d'une norme écrite et littéraire bien établie (Auger 2003b). Auger explique qu'il y a « de nombreuses décisions [qui] doivent être prises concernant, par exemple, la ou les

variété(s) orale(s) qui lui servent de base, le système orthographique, le vocabulaire et la grammaire » (Auger 2003b). Il y a trois moyens généraux pour standardiser une langue. On peut essayer de plaire à la majorité et choisir la variété la plus parlée. Ou, si on peut inclure la minorité, on peut essayer de trouver un compromis entre les variétés, en créant, d'une façon, une nouvelle variété. Ou, finalement, on peut essayer de choisir une variété de langue « qui est reconnue plus prestigieuse parce qu'elle est plus archaïque ou plus pure » (Pusch, 276). Toutefois, la normalisation soulève de nombreuses difficultés ; les normes proposées ne satisfont jamais tout le monde et parfois ne satisfont personne, surtout quand la langue standardisée n'était la langue d'aucun locuteur.

DES RECOMMANDATIONS POUR LES PICARDS

La question reste cependant ouverte : « que peut-on faire ? » Dans son livre, David Crystal (2002) propose plusieurs mesures pour revitaliser les langues en péril et augmenter la prestige de cette langue.

1. Une langue gagne en prestige, si elle est plus visible dans la communauté. Cette visibilité peut consister de brèves apparitions dans des publicités et des brochures des services publics. La langue peut aussi être utilisée dans des noms de lieux, et sur des panneaux et pancartes.
2. Une langue gagne en prestige, si ses locuteurs ameliorer leur statut social dans la société. Cela donne de la puissance et de la légitimité aux efforts.
3. Une langue gagne en prestige, si ses locuteurs savent l'écrire pour qu'elle peut être utilisée dans une étendue plus grande. Après la création d'une écriture, une des portes les plus importantes qui sera ouvert, sera la technologie électronique.

4. Une langue gagne en prestige, si elle est largement représentée dans le système éducatif. Il faut établir des programmes qui s'adressent aux jeunes apprenants ainsi qu'aux adultes. Les systèmes d'enseignement reflètent les valeurs de la société dominante, donc une bonne représentation de la langue dans les écoles est très importante.
5. Une langue gagne en prestige, s'il y a une haute estime du bilinguisme et du multilinguisme dans la communauté linguistique. Cela soutient l'idée qu'on ne doit pas choisir entre la langue en péril et la langue dominante. On peut parler les deux ; en fait, c'est mieux pour la santé de chaque langue.

Et finalement, il convient de souligner qu'une langue n'est qu'un assemblage de mots silencieux s'il n'y a pas de gens qui la parlent. Comme on dit en picard : « In-ne langue a n'a mie bzoin d''armée' pi d'drapieu pour vive. Al a bzoin d'gins. »[iv]

Notes

[i] Le nombre de 6 000 langues est controversé, car il dépend de la définition de ce qu'est une langue, sur laquelle il n'y a pas consensus. La base Ethnologue donne le nombre de 6 700 langues (nov. 2004), mais l'estimation va de 3 000 à 7 000 selon les sources (UNESCO). Les jugements du taux de disparation sont aussi très variés (de 50% (Hagège 2001) à 90% (Crystal, 2001) au cours de ce siècle). Quand même, c'est indéniable que le taux est énorme.

[ii] Pour autres systèmes de classification, voyez : Krauss (1992: 4, 6, 1997: 29-30, 1998: 102, 2001: 22-23), Krauss (1996: 17, 1997: 25-26), Fishman (1991: 87-109), Bamgbose (1993), Kibrik (1997:257), Sasse (1992a:21), Dixon (1991: 237), Hudson and McConvell (1984: 29-30), Kinkade (1991: 160-163), Bauman (1980:10), Dauenhauer and Dauenhauer (1998: 59), Craig (1997:258)

[iii] D'après Lean Hinton (2001) pp. 6-7

[iv] Une langue n'a besoin ni d'une armée, ni d'un drapeau pour vivre. Elle a besoin des gens. A language does not need an army and a flag to live. It needs people. (Auger 2003)